

# La psychophysiologie des passions d'après Descartes. Sa survivance dans la pensée philosophique contemporaine\*

par Pierre LEFEBVRE\*\*

Descartes définit les passions comme des « *perceptions* ou des *sentiments* ou des *émotions* de l'âme, qu'on rapporte plus particulièrement à elle et qui sont causées et entretenues et fortifiées par quelques mouvements des esprits. »

Il s'agit là d'activités psychologiques très variées qui correspondent assez peu au sens que l'on donne aujourd'hui au mot « passion », plus proche de son étymologie (*passio*, de *pati*, souffrir) et plus restrictif à certains éprouvés affectifs.

« On peut les nommer, nous dit encore Descartes, des sentiments à cause qu'elles sont reçues en l'âme en même façon que les objets des sens extérieurs, mais on peut mieux encore les appeler *émotions de l'âme* non seulement à cause que ce nom peut être attribué à tous les changements qui arrivent en elle, c'est-à-dire à toutes les diverses pensées qui lui viennent mais particulièrement pour ce que, de toutes les sortes de pensées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent et l'ébranlent si fort que font ses passions. »

Les passions sont donc des émotions et Descartes les distingue des impressions qui sont engendrées les unes par les objets extérieurs, comme les odeurs, les sons, les couleurs ; les autres par notre corps, comme la faim, la soif, la douleur.

Descartes rapporte les passions à une cause toute physique, aux mouvements divers que les esprits animaux impriment au cerveau et, par contre coup, à l'âme. « Le principal effet des passions dans les hommes, dit-il, est d'inciter et de disposer leur âme à vouloir les choses auxquelles elles préparent leur corps » (art. 41).

---

\* Communication présentée à la séance du 19 décembre 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* P. Lefebvre, 6, rue des Bernardins, 75005 Paris.

On voit que Descartes, au contraire d'Aristote pour qui le cœur était le siège de l'âme, considère que c'est le cerveau qui est le siège de toutes les facultés intellectuelles et morales.

« Pour l'opinion de ceux qui pensent que l'âme reçoit ses passions dans le cœur, elle n'est aucunement considérable car elle n'est fondée que sur ce que les passions y font sentir quelque altération et il est aisé de constater que cette altération n'est sentie, comme dans le cœur, que par l'entremise d'un petit nerf qui descend du cerveau vers lui, ainsi que la douleur est sentie dans le pied par l'entremise des nerfs du pied » (art. 33).

Descartes reconnaît toutefois que « les passions sont presque toutes accompagnées de quelque émotion qui se fait dans le cœur et par conséquent aussi dans tout le sang et les esprits, en sorte que, jusqu'à ce que cette émotion ait cessé, elles demeurent présentes à notre pensée en même façon que les objets sensibles y sont présents pendant qu'ils agissent contre les organes de nos sens » (art. 46).

Est-il besoin de rappeler que Descartes entend par « esprits », une vapeur subtile, émanée du sang, qui a pour réservoir principal le cerveau et pour conducteurs les nerfs et qui, obéissant aux impressions extérieures, reflue avec plus ou moins de force vers l'organe de la pensée et est ensuite renvoyée selon les émotions de l'âme, à toutes les parties du corps qu'elle met en mouvement.

Il convient ici d'apporter deux remarques intéressantes.

La première est que Descartes a bien saisi, dans le développement psychologique des êtres, l'importance des expériences vécues, notamment celles de l'enfance. Il fait intervenir, à côté d'une disposition native, des faits affectivement chargés et qui ont marqué l'individu. Il en donne un exemple dans une lettre à M. Chanut, datée du 6 juin 1647. Alors qu'il était enfant, il avait connu une petite fille de son âge, « un peu louche » et, longtemps après, « en voyant des personnes louches il se sentait plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres. »

La deuxième remarque est que Descartes ne veut pas enchaîner l'âme à la matière et il démontre que l'homme conserve son libre arbitre grâce à sa *volonté*, « celle-ci est tellement libre de sa nature qu'elle ne peut jamais être contrainte » (art. 41). Si elle n'a pas d'action directe sur les passions et ne peut les empêcher de se produire, du moins elle peut « faire naître dans l'entendement des considérations ou susciter des images qui les contrecarrent et qui font obstacle à leur réalisation » (art. 45).

« Il est vrai que les passions sont presque toutes accompagnées de quelque émotion qui se fait dans le cœur et par conséquent aussi en tout le sang et les esprits, en sorte que, jusqu'à ce que cette émotion ait cessé, elles demeurent présentes à notre pensée en même façon que les objets sensibles y sont présents pendant qu'ils agissent contre les organes de nos sens. Et comme l'âme, en se rendant fort attentive à quelque autre chose, peut s'empêcher d'ouïr un petit bruit ou de sentir une petite douleur, mais ne peut s'empêcher en même façon d'ouïr le tonnerre ou de sentir le feu qui brûle la main, ainsi elle peut aisément surmonter les moindres passions mais non pas les plus violentes et les plus fortes, sinon après que l'émotion du sang et des esprits est apaisée » (art. 46).

Descartes estime que par un effort assidu de volonté on peut changer les impres-

sions que font certains objets sur le cerveau, « avec un peu d'industrie, nous pourrions conjurer les effets des passions et acquérir sur elles un pouvoir absolu » (art. 50). C'est par le succès de ces combats que chacun peut connaître la force ou la faiblesse de son âme. Il faut pour cela se forger des *armes* qui sont des jugements fermes et déterminés touchant la connaissance du bien et du mal. Descartes ne peut s'empêcher là d'être moralisateur à la manière des philosophes chrétiens et sa doctrine n'est pas contraire à la philosophie spiritualiste.

Nous ne parlerons ici ni de l'ordre et du démembrement des passions qu'avait avancés Descartes, ni des constatations pertinentes qu'il a faites dans le domaine de ce que nous appelons aujourd'hui la médecine « psychosomatique », ni de sa position philosophique personnelle au regard de la finalité des passions que, rejoignant Platon, il juge bonnes en soi, sans en méconnaître les dangers et les excès pour lesquels d'ailleurs il propose des remèdes. Par contre, nous souhaiterions insister sur le fait que sa pensée après trois cent cinquante ans, se perpétue dans la psychologie contemporaine. On la retrouve en effet dans de nombreux courants philosophiques, tout particulièrement dans les doctrines anthropologiques. Car Descartes a plus souvent parlé en philosophe qu'en véritable scientifique. Et qui pourrait lui en tenir rigueur dans l'état des sciences de l'époque ?

Nonobstant la psychologie des profondeurs, c'est-à-dire la psychanalyse et la psychologie de l'inconscient, de même que la bioneurologie, c'est incontestablement dans les théories de la psychologie structurante de la conscience et de l'existence qu'il faut replacer son œuvre. Il n'est pas exagéré de dire que celles-ci qui se sont développées au début de notre siècle plongent leurs racines dans le Discours de la Méthode et dans le Traité des Passions. Ce « Traité des Passions de l'âme », composé en 1646 et 1647 (et paru en 1650) l'avait été pour l'instruction de la Princesse Palatine. Ce n'est pas sans raison qu'elles ont mérité le nom de « néo-cartésianisme ».

Depuis 1913, Karl Jaspers, avant de se diriger plus tard vers une conception existentielle dans une inspiration voisine de celle de Kierkegaard, avait introduit dans son « Traité de Psychopathologie générale », le terme de « phénoménologie ». Ses recherches, comme celles de Descartes d'abord, comme celles d'autres philosophes contemporains ensuite, au premier rang desquels se trouvent Husserl et Heidegger ont été centrées sur l'Être et l'Existence. Philosophes avant tout, ces derniers bien qu'ils n'aient jamais voulu s'occuper de psychiatrie, n'en ont pas moins par leurs travaux inspiré celle-ci. Leur philosophie diffère nettement de la science dont ils ne tiennent guère compte. Pour eux, comme pour Descartes, la seule donnée certaine est la pensée consciente. Cette approche que l'on appelle « anthropologique » considère l'homme comme un être à part et se refuse d'utiliser pour son étude l'expérimentation animale.

Dans cette philosophie, l'objet de la psychologie est le *Sujet*. C'est lui qui est au centre de la vie de relation aussi est-ce à ses expériences intimes et à son existence que la psychologie doit s'adresser et non à sa partie somatique (psychobiologie) ou à sa partie inconsciente (psychanalyse). Cette façon d'aborder la question avait été déjà, au début du siècle, celle de Bergson qui avait même été si loin en ce sens qu'on lui avait reproché de séparer l'énergie spirituelle de celle du corps. On lui doit en tout cas d'avoir donné à la psychologie humaine sa propre dimension.

Toutes les écoles qui ont suivi se sont efforcées de pénétrer mieux le Sujet, sa pensée, sa conscience et son existence. C'est pourquoi on les a appelées « subjectivistes. » Elles ont dégagé la notion de *structure* car un phénomène psychologique ne peut être séparé de la pensée en général ni du monde environnant.

Ce courant de psychologie subjectiviste a toujours été fort en France. Après Descartes au XVII<sup>e</sup> siècle, il y eut Maine de Biran à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle et, plus récemment, Bergson, F. Ravaisson, M. Delacroix, E. Le Roy, Maurice Blondel, qui ont été les représentants de ce qu'on appelait tantôt le « subjectivisme spiritualiste », tantôt le « spiritualisme vitaliste ».

Les mêmes tendances se sont fait jour en Allemagne. L'école de Wurtzbourg avec Kulpe, Marbe, Ach, K. Buhle s'est attachée à développer l'introspection en véritable méthode expérimentale. L'école de Leipzig avec Krueger s'est intéressée à la *psychologie de la structure*. La rencontre de ces écoles jointes aux puissants courants de la psychologie compréhensive de Brentano, Spranger, a préparé l'essor de la phénoménologie. Jean-Paul Sartre dira plus tard que la parution des « Ideen » de Husserl a été le plus grand événement de la philosophie contemporaine. En marquant la nécessité logique d'un retour à l'expérience humaine, Husserl (qui était mathématicien) avait d'abord essayé de fonder les mathématiques et la logique sur des bases indiscutables. Par contre il lui parut impossible de dériver les lois psychologiques qui sont mal connues, incertaines et sans précision des lois de la logique. C'est pourquoi il s'attacha à édifier une discipline fondamentale qui serait l'origine commune de la logique et de la psychologie et le fondement de leurs relations réciproques et qui est la « Phénoménologie ».

Au stade initial, la Phénoménologie se présenta « comme une étude purement descriptive des faits vécus de pensée et de connaissance » mais, plus tard, Husserl fera remarquer qu'il ne suffit pas de saisir des faits empiriquement éprouvés par la conscience (*erlebnis*) mais qu'il faut arriver à les connaître dans « leur pure généralité essentielle. » Quelques auteurs, comme Biswanger ou Minkowski, iront plus loin. Pour ce dernier il s'agira d'une sorte d'illumination intuitive proche de l'intuition bergsonienne. Heidegger adoptera une attitude plus ontologique et se demandera d'abord quel peut être le sens du verbe Être. Il n'envisagera plus seulement la psychologie de la conscience humaine comme un champ de subjectivité mais dans la perspective qui fait s'ouvrir le sujet au monde. L'être humain est un « Dasein » (« être-là », une manière-d'être-au monde) et s'il apparaît comme un Moi, il n'est plus une subjectivité pure, une substance immatérielle au sens de Descartes. Le Dasein n'est pas un être stable mais essentiellement un « pouvoir-être », obligé de conquérir et de maintenir son individualité, son ipséité, et doté d'une certaine liberté, Il ne possède pas seulement des facultés propres, mais aussi des modes d'existence, des manières d'être. Heidegger appelle « existenciaux » ces modes d'existence que l'analyse, méthode par excellence de cette connaissance intuitive et profonde en s'appuyant sur la compréhension des relations véhiculées par le langage, la syntaxe, le coefficient de création personnelle, doit découvrir. « Être dans le monde » signifie que l'existence humaine n'est pas concevable autrement que comme Moi dans un milieu qu'il convient de découvrir et de conquérir.

C'est dans ce sens que les conceptions et les tendances psychologiques qui en découlent s'appellent « anthropologiques » car, en effet, la phénoménologie de l'es-

prit et l'analyse existentielle qu'elles proposent pour objet et méthode de la psychologie visent l'homme dans son humanité, c'est-à-dire comme être social. Et l'on ne peut nier que René Descartes ait été pour elles un précurseur.

### BIBLIOGRAPHIE

- CHEVALIER (E.J.) — Descartes - Textes choisis, Le cri de la France, Collection dirigée par Pierre Courthion, Librairie des Universités, Egloff, Fribourg 1944.
- DESCARTES (R.) — Discours de la Méthode, publié sur l'édition originale, (préface de Jacques Chevalier), Édition de la chronique des lettres françaises aux Horizons de France, 1927.
- DESCARTES (R.) — Œuvres choisies (avant-propos Louis Dimier), Garnier Frères éd. Paris, T. II, 1930.
- GILSON (E.) — Essai sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien, Paris 1930.
- GOUHIER (H.) — La pensée religieuse de Descartes, Paris 1911.
- EY (H.), BERNARD (P.), BRISSET (C.) — Manuel de Psychiatrie, Masson et Cie éd. Paris 1963.
- GRIMALDI (N.) et MARION (J.L.) — (sous la direction de), Le Discours de la Méthode, P.U.F. Actes du colloque, Paris. 1987.
- HEIDEGGER (M.) — Sein und Zeit, parag. 6, p. 24
- HUSSERL (E.) — Cartesianische Meditationen, in Husserliana, Bd. I, Haag, 1950.
- MERLEAU-PONTY — La structure du comportement, P.U.F., Paris 1942.

